



Todd Haynes

Histoires de (dé)contamination

Bonheur de cette rentrée, la reprise en salles et en copies restaurées des deux premiers longs-métrages de Todd Haynes. Deux fictions initiatrices et annonciatrices d'une œuvre majeure du cinéma américain contemporain.

1991. Le quotidien *Libération* fait l'ouverture de ses pages cinéma sur la sortie du premier long-métrage d'un auteur encore inconnu. Un film hybride, composé de trois courts-métrages entremêlés, hommage à la fois au cinéma, à son pouvoir de corruption, à sa beauté hypnotique ainsi qu'aux troubles de la différence sexuelle, de l'interdit et de la frontière ondoyante entre le bien et le mal. Cette découverte est un véritable choc esthétique et politique dans ces années sida, où la maladie ravage le monde dans le silence plus ou moins assumé des politiques, qui détournent les yeux de cette pathologie assimilée à la honte et à la dégénérescence des mœurs. *POISON* est construit autour d'une adaptation-hommage à l'œuvre littéraire et cinématographique de Jean Genet, auteur à la prose sulfureuse et voluptueuse dans sa description des amours clandestines et carcérales entre hommes. Une transposition en images ouatées (amplifiées par le Super 16), au pouvoir érotique décapant. La scène où l'un des détenus excite le désir de celui qui partage sa cellule en caressant ses cicatrices dans un clair-obscur suave est une merveille de suggestion explicite. Ce « Notre-Dame-des-Fleurs » servant d'ADN à deux autres récits et autant de genres. Le deuxième segment, hommage à la série B des années 1950 et à *LA QUATRIÈME DIMENSION*¹⁹⁵⁹⁻¹⁹⁶⁴, voit un médecin absorber accidentellement un liquide et muter en une créature purulente qui, au moindre contact buccal ou organique, infecte ses victimes. Le troisième volet est un faux reportage revenant sur un fait divers ayant troublé la quiétude hypocrite d'un

quartier wasp : le meurtre sous les yeux de la mère d'un homme par son jeune beau-fils adoptif (un gamin victime de tous les harcèlements possibles), qui prend la fuite en s'envolant par la fenêtre. Le coup de force du film est de ne pas faire se succéder les histoires, mais de les fusionner avec un sens insidieux du montage (c'est Haynes qui le signe), chacune se continuant dans l'autre avec un art affirmé de la corruption de l'image concomitante. La sensualité de Genet répond à l'horreur putride de l'homme aux pustules, qui se prolonge dans l'instrumentalisation douteuse du documentaire. Une affaire de style et de contamination par juxtaposition des images et de leurs contenus, traversée par un jeu fétichiste composé à la fois de fascination et de répulsion autour des sécrétions, des exsudations corporelles et des liquides spermatiques. L'abject est sacralisé, et inversement, dans ce principe d'échos et de miroirs qui s'achève sur ce cri déchirant du praticien mourant : « *La fierté est la seule chose qui nous permet de résister à la misère.* » Première rencontre avec l'auteur des futurs *LOIN DU PARADIS*²⁰⁰² et *CAROL*²⁰¹⁵, et déjà un choc dont on devine que l'on ne reviendra pas. Sensation confirmée, quatre ans plus tard, avec *SAFE* pour lequel le cinéaste retrouve sa muse productrice (Christine Vachon) et celle qui le deviendra en tant que comédienne, Julianne Moore, intense dans ce rôle de femme luttant en solitaire contre son autodestruction. Plus clinique en apparence, mais pas moins corrosif et viral. Nous sommes en 1987. Carol White, lointaine cousine du personnage que l'actrice interprétera dans *LOIN DU PARADIS*, est un archétype de femme au foyer de la fin de cette décennie cinquante. Posée tel un objet dans un décor insipide de teintes pastel, elle est une fonction (épouse et mère) pour son mari et son fils. Mais elle est peu à peu victime de symptômes d'étouffement et allergiques, dont ni elle ni le corps médical ne parviennent à trouver l'origine. Il lui faut donc, malgré la défiance phallocrate qui l'entoure et tend à l'effacer, avoir recours à un « caisson » de décontamination. Quête d'un apaisement inquiet sur laquelle s'achève le film. Une prise de conscience de l'écologie menacée ainsi qu'une allégorie des années sida et de toutes les futures pandémies modernes (impossible, en revoyant le film, de ne pas penser à celle du Covid), qui ne produisent en fin de compte que nouveaux ostracismes et déclassements sociaux. Et sèment derrière elles dépression et solitudes inextinguibles. Trente ans plus tard, *SAFE* est toujours brûlant d'acuité et impressionnant de maîtrise formelle. ● XAVIER LEHERPEUR

↪ *Poison* (1991) de Todd Haynes.

Ressortie en version restaurée 4K de *Poison* et *Safe*, en salles le 21 octobre 2026 (Les Acacias).